

# LES CLASSIQUES

# LA CHOSE PHYSIQUE

George-Herbert MEAD

Présentation : Louis QUÉRÉ

Le texte de G. H. Mead, dont nous publions ici la traduction, est extrait d'un manuscrit trouvé dans les papiers de l'auteur après sa mort (Mead est mort le 26 avril 1931). Ce manuscrit constitue vraisemblablement la première ébauche des conférences qu'il a prononcées en décembre 1930, dans le cadre des *Carus Lectures*, sur le caractère relationnel du temps. Il a été publié en 1932 sous la forme de trois essais, annexés au texte de ces conférences (*The Philosophy of the Present*). Deux d'entre eux portent sur la base « expérimentielle » des sciences de la nature, l'un traitant du principe d'intelligibilité présupposé par ces sciences (*Empirical Realism*), l'autre du rapport entre objets scientifiques et objets de l'expérience (*Scientific Objects and Experience*). Le troisième est le texte ci-après ; il porte sur ce que Mead appelle « la chose physique » (*The physical thing*).

Mead est plus souvent évoqué pour sa théorie du *self* et pour sa conception de l'interaction médiatisée par des symboles que pour sa théorie du temps ou sa théorie des objets. Sans doute les premières sont-elles plus accessibles que les secondes. Cependant elles ne représentent que la partie la plus apparente, et peut-être la plus facile, d'un imposant édifice théorique encore mal connu, surtout en France. Intrigué par le problème de la nature de la conscience, comme phénomène personnel et privé, Mead a passé toute sa vie à l'élucider. Il l'a fait dans une confrontation continue non seulement avec les fondateurs du pragmatisme, dont il s'inspirait, mais aussi avec la philosophie de la nature de Whitehead, qui lui servait d'aiguillon, avec la psychologie behavioriste, qui l'intéressait pas son incapacité à rendre compte de l'émergence de la conscience, et avec les acquis les plus importants de la physique, de la chimie et de la biologie du dix-neuvième siècle et des premières décennies du vingtième, qui lui servaient à la fois de référence et de repoussoir pour développer la sorte de « relativisme objectif » qui lui permettait de réinscrire l'esprit dans la nature. Quiconque lit *The Philosophy of the Act* ou *The Philosophy of the Present*, ou d'autres textes de Mead, ne peut qu'être frappé par l'étendue et la profondeur de la connaissance qu'il avait des théories et des découvertes modernes des sciences de la nature.

La théorie de la « chose physique », ou des « objets physiques » (Mead emploie quasi-indistinctement ces deux expressions), est au cœur de cette vaste entreprise intellectuelle, tout entière polarisée par l'intuition, fondamentalement antidualiste, que l'esprit, la conscience, la conscience de soi sont à desubjectiver et à réinscrire dans la nature, cela via l'analyse de l'infrastructure corporelle qui est la leur dans l'expérience, ainsi que du rôle médiateur des objets dans leur structuration. La théorie des objets de Mead apparaît ainsi comme un point d'appui essentiel pour développer une alternative pragmatiste à la philosophie de la conscience ou au paradigme représentationniste de la théorie de la connaissance. Elle se situe, chez lui, à la confluence d'une théorie de la perception, d'une théorie de l'acte, d'une théorie de l'esprit et du *self*, et d'une théorie de la constitution de l'espace et du temps à l'intérieur même de l'expérience.

Il n'est pas toujours évident de se représenter précisément ce que Mead entend exactement par *choses* ou *objets physiques*. Il semble cependant qu'il les définit par opposition aux objets conceptuels et aux objets scientifiques. Il s'agirait donc des objets tels qu'ils émergent et opèrent, avec leur individualité et leurs qualités, dans l'expérience, c'est-à-dire dans l'organisation d'une conduite intelligente sous le contrôle d'un esprit ou d'un *self*. En d'autres termes, les objets physiques sont les objets tels qu'ils sont individualisés et qualifiés dans le cadre de l'exploration active qui se fait à même la sensibilité corporelle, en vue

d'organiser le comportement et de s'ajuster à l'environnement (l'idée pragmatiste d'expérience intègre ces deux dimensions : investigation ou exploration active, et organisation du comportement ou de l'activité). Ces objets émergents ont trois propriétés essentielles : ils sont physiques en ceci qu'ils ont une étendue, un volume qui occupe durablement un espace ; ils appartiennent à l'espace de contrôle de l'organisme, en ce sens qu'ils sont « à la portée de son expérience manipulative » et qu'ils médiatisent l'organisation de sa conduite ; enfin, l'individualité et les qualités qu'ils acquièrent sont fonction de leur engagement dans cette organisation réflexive de l'activité qu'en même temps ils rendent possible (il s'agit d'une réflexivité strictement opérante ou pratique, et non pas discursive et représentationnelle).

On reconnaîtra là l'inspiration pragmatiste de Mead. Du point de vue de l'expérience, il n'y a pas d'objet en soi ; la nature intrinsèque des choses est un rouage qui n'y joue absolument aucun rôle ; l'identité et les qualités des objets sont purement relationnelles, et relatives à l'activité. L'expérience ne peut donc pas être fondée sur la distinction préalable d'un sujet et d'un objet, d'un esprit connaissant et d'un monde prédéterminé à connaître. C'est pourquoi, souligne souvent Mead, la relation organisme-environnement, qui structure l'expérience et que l'expérience structure, n'est pas d'abord une relation d'ordre cognitif. Elle est une relation de détermination réciproque, qui s'établit à même la sensibilité corporelle, et qui rend éventuellement possible une relation cognitive (celle-ci n'est pas originaire mais dérivée). Ce qu'elle met en jeu ce sont, d'un côté, des propriétés physiques des objets, de l'autre des facultés perceptuelles de l'organisme, des habitudes et des capacités d'action, des dispositions incorporées à réagir et à répondre, et des mécanismes d'inhibition des réponses qui permettent à l'individu d'organiser sa conduite en y introduisant des perspectives temporelles. C'est à ce niveau purement opératoire que se forme, pour Mead, cette aptitude de l'organisme à se rapporter à lui-même comme objet, en adoptant l'attitude des autres organismes ou des objets, qui est la base du développement de ce qu'on appelle « esprit ».

L'antidualisme de Mead se retrouve aussi dans sa théorie de la perception et de l'action, dont relève pour partie sa théorie des objets physiques. Pour Mead, la perception est une phase de l'acte, et la structure même du champ perceptuel se définit entièrement en termes d'action : nous percevons le monde à travers nos habitudes et nos capacités d'action ; et la perception individualise (ou réalise) les objets en référence à l'expérience du contact dans l'aire manipulative. Remarquons cependant que Mead utilise très peu la notion d'action, qui pour lui désigne plutôt les formes de comportement les moins élaborées de l'organisme animal, c'est-à-dire un type de conduite où n'intervient aucune organisation des réponses : dans les termes de Mead, l'organisme passe directement de la phase de stimulation à la phase de consommation. Dans ce cadre, dit-il, il y a pur passage ; il ne peut pas y avoir cette organisation de perspectives temporelles sans laquelle il n'y a ni self, ni objet physique, ni comportement réflexif. Pour que cette temporalisation nécessaire à l'organisation réflexive de la conduite advienne, il faut d'une part qu'entrent en jeu des mécanismes d'inhibition des réponses spontanées, d'autre part qu'une phase de manipulation ou de contact s'interpose, dans l'acte, entre la stimulation et la consommation. Cette phase est essentielle pour Mead, car c'est en elle que se joue l'ajustement de l'organisme à l'environnement. C'est pourquoi les valeurs que les objets acquièrent comme médiateurs de l'organisation de la conduite sont essentiellement des « valeurs de contact » : le contact est une interaction entre un organisme et un environnement capables d'agir l'un sur l'autre, de s'affecter réciproquement, leur action réciproque étant à concevoir selon le paradigme de la pression d'une main sur l'autre et de leur résistance mutuelle. C'est donc en dernière instance dans le contact, et dans les différentes manipulations qu'il implique, que les objets physiques acquièrent leur réalité ; et cette réalité réside dans le contrôle qu'ils exercent sur l'activité ou la conduite en cours d'un organisme.

Mead ne se situe donc ni dans une problématique de l'action intentionnelle ni dans une problématique d'organisation de cours d'action situés. Son problème est plutôt de rendre

compte des mécanismes de contrôle réflexif qui sous-tendent l'organisation, chez l'homme, de conduites intelligentes, ajustées à l'environnement. En outre il ne lui vient pas à l'esprit d'opposer action et mouvement, l'une étant intentionnelle, l'autre réflexe ; il cherche plutôt à ancrer l'émergence de la conscience, de la conscience de soi, de l'intentionnalité, dans le champ commun où se constituent réciproquement, en fonction des facultés perceptuelles et des capacités d'action du corps, des objets physiques et un organisme doté d'un *self*, c'est-à-dire capable de contrôler réflexivement son comportement. En fait, dans sa perspective, les mouvements et les expériences de contact manipulatoire, à travers lesquels se fait l'ajustement des corps et des objets, comportent en eux-mêmes une intentionnalité : il y a déjà de l'intentionnalité dans le seul fait pour l'organisme de se mouvoir, de se porter vers l'objet ou au contraire de le fuir, et c'est le déploiement de cette intentionnalité opérant dans la motricité élémentaire qui permet l'émergence de conduites intentionnelles, au sens habituel du terme.

Un des intérêts de la théorie des objets physiques de Mead est qu'elle explore la matrice corporelle de l'individualisation et de la qualification des choses dans l'expérience (qu'il s'agisse de perception à distance ou de contact). Mead esquisse sur ce point beaucoup de réflexions qui anticipent très largement sur les principales intuitions de la philosophie de Merleau-Ponty. Cette individualisation et cette qualification sont bien antérieures à l'exercice du jugement médiatisé par le langage, qui attribue une identité et des propriétés à des objets déjà discrétisés et individualisés, ou encore antérieures à la relation cognitive. Ce sont elles qui servent de médiation dans l'organisation réflexive de l'acte ou de la conduite, car un organisme ne peut s'ajuster à son environnement que s'il adopte l'attitude des objets avec lesquels il entre en interaction ; or cette attitude est essentiellement une capacité d'agir et de réagir, éprouvable dans l'expérience du contact et de la manipulation, qui implique le corps comme « chose physique ». C'est précisément parce que le corps est lui-même une « chose physique » que le corps et les autres objets peuvent s'organiser dans ce que Mead appelle « un champ commun de choses physiques ». D'autre part, c'est parce que le corps est un centre d'activité et de passivité, capable de faire pression sur les choses et de leur résister, mais aussi de subir leur action et d'être affecté par elles, que se constituent ces objets physiques dont le propre est d'avoir un « inside », c'est-à-dire d'incorporer un « centre d'activité », d'avoir une capacité d'action et de réaction, en continuité avec celle des organismes vivants.

Enfin, s'il est vrai que les objets physiques appartiennent au domaine du contrôle réflexif de la conduite, et qu'il n'y a pas d'objet physique sans inhibition de la consommation immédiate, donc sans spatialisation et temporalisation de l'activité, cela signifie qu'il ne peut pas y avoir de conscience, d'esprit ou de *self* sans objets physiques, ni sans constitution, grâce à eux, de l'espace et du temps. En effet, la condition d'émergence de l'objet physique est la capacité de l'organisme d'organiser ses réponses par inhibition de ses réactions et de se rapporter à lui-même comme objet, en adoptant l'attitude de ce avec quoi il entre en interaction ; c'est cette attribution d'attitude qui, dans un seul et même mouvement, individualise et qualifie les objets en termes de valeurs de contact, et fournit à l'organisme une extériorité, en continuité avec lui-même, lui permettant d'agir sur lui-même, de s'appréhender comme objet et de se stimuler à agir comme les autres organismes ou les objets agissent. Il y a donc imbrication étroite de ces deux émergences. Quant à l'analyse de l'organisation des perspectives spatiales et temporelles, en rapport à la fois avec l'inhibition par l'organisme de ses propres réponses, et avec la constitution des choses physiques, elle relève, pour Mead, d'une théorie de la structuration du temps et de l'espace à partir de l'expérience, dont les principales orientations sont esquissées à la fois dans plusieurs essais de *Philosophy of the Act* et dans les *Carus Lectures*.

## LE CORPS ET LES OBJETS COMME CHOSSES PHYSIQUES

Une définition de la chose physique en termes d'expérience manipulative et d'expérience à distance doit évidemment s'appliquer aussi à l'organisme en tant que chose physique (1). L'organisme est vu et senti. Nous ajoutons à ce que nous percevons par la vision directe ce que nous procurent les miroirs et les images visuelles, et nos mains entrent en contact avec pratiquement toute la surface de notre corps. Les expériences kinesthésiques et viscérales ne peuvent être localisées à l'intérieur de nos organismes que lorsque ceux-ci ont acquis un dehors. Si, dans l'expérience d'objets agissant sur nous, nous faisons usage de la pression des surfaces de notre propre corps les unes contre les autres, cela ne peut se faire que dans la mesure où le corps et les autres objets ont été organisés en un champ commun de choses physiques. Si l'on considère l'expérience de l'enfant, c'est sans doute à partir d'expériences organiques limitées par des surfaces en contact que les choses acquièrent un dedans et un dehors. Cependant, l'enfant ne peut délimiter ses surfaces corporelles qu'à travers des choses autres que son corps, et il accède aux surfaces entières des choses autres que son corps avant qu'il n'accède à son propre organisme en tant que chose limitée. Génétiquement, l'enfant avance de la périphérie vers son corps. Pour qu'il utilise les pressions de l'organisme pour attribuer un dedans aux choses (*putting insides into things*), son corps doit déjà avoir été défini par ses contacts avec des choses délimitées. Il importe de reconnaître que cette relation continue d'exister, dans l'expérience, entre les choses physiques et le corps en tant que chose physique, et entre choses physiques autres que le corps. Nous n'accédons, par l'analyse, au dedans des choses qu'en atteignant de nouveaux dehors (*new outsides*) ;

ceux-ci sont les conditions, effectives ou imaginées, de cette expérience de la pression qui apparaît en tant que dedans soit du corps, soit des autres choses physiques.

Des ensembles de choses physiques sont ainsi définis par leurs limites, et l'organisme corporel, qui en fait partie, acquiert sa définition de la même façon. Quand par exemple nous considérons les couleurs, ainsi que la sensation que donnent les choses au toucher, comme dépendant de processus physiologiques internes à l'organisme, nous présupposons la présence de choses physiques définissables, y compris celle de l'organisme. Dans l'expérience, la réalité attribuée à l'organisme corporel ne bénéficie d'aucune priorité. S'il était concevable que la main puisse passer à travers la table que l'on voit, il le serait également pour la jambe que l'on voit pareillement. Ces choses physiques sont toutes des expériences de distance. En effet, elles sont situées dans un espace, et étant ainsi situées, elles sont ordonnées à partir du centre O d'un système de coordonnées. Les formes sous lesquelles elles apparaissent sont des perspectives optiques, et la perception les rend réelles dans les termes de l'expérience de la région manipulative, où elles sont soumises au test du contact qui établit leur réalité perceptuelle. Mais dans cette région manipulative, elles demeurent des objets visuels. Les distorsions des perspectives optiques y disparaissent. Les choses y acquièrent leurs dimensions standards. Qu'elles aient des dimensions standards implique que le centre O peut être trouvé partout où les choses auraient les valeurs spatiales définies dans cette région manipulative. Le postulat fondamental de la physique newtonienne est impliqué dans notre monde perceptuel : tout ensemble de coordonnées cartésiennes peut être pris comme base pour ordonner et mesurer les choses et leurs mouvements. La pensée conceptuelle a formulé en termes logiques

(1) La version originale de cet essai est parue dans *The Philosophy of the Present*, édité par A. E. Murphy, La Salle, Ill., The Open Court Publishing Company, 1932, p. 119-139. Intitulée « The physical thing », elle comporte deux sections, qui sont des analyses parallèles, extraites de deux manuscrits différents. Dans le texte anglais, ces deux sections (A et B) se suivent sans titre. Les divisions et les intertitres introduits ici sont du traducteur.

l'attitude de l'expérience perceptuelle. D'où la question : quelle est la nature de cette attitude par laquelle la perception passe indifféremment d'un centre O à un autre ?

***Les objets sont perçus à distance selon leurs valeurs de contact***

Dans la perception immédiate, les stimulations à distance suffisent à provoquer l'approche ou le retrait, ainsi que les contacts et les « consommations » qui s'ensuivent. Que la perception doive présenter les objets distants avec les valeurs physiques de la région manipulative, cela n'est pas impliqué dans la conduite réussie d'un organisme percevant. Dire que l'image, donnée par la mémoire, de la stimulation distante, telle qu'elle apparaît dans une région manipulative, se fond avec la stimulation distante revient à dissimuler un processus sous un mot. Cette fusion est possible parce que la stimulation distante est déjà une chose physique. Dans la région manipulative, l'objet agit sur l'organisme percevant, et, dans l'expérience perceptuelle, l'action signifie une pression du volume de l'objet sur l'organisme. Cette action de l'objet présente une infinité d'autres caractéristiques, sa température, son odeur, et ainsi de suite ; mais il s'agit là de caractéristiques qui sont les siennes en tant que chose ayant une masse, et cette nature interne de la chose physique nous ne l'atteignons jamais en subdivisant ses limites visuelles. Dans la chose physique apparaît un contenu qui, à l'origine, n'appartient qu'à l'organisme : celui de la pression, ce que Whitehead a appelé « le caractère entreprenant des choses » (*the « pushiness » of things*). La question est donc de savoir comment ce contenu entre dans la chose. Les limites visuelles (éprouvées à distance) et les limites tactiles (éprouvées dans le contact) sont là dans l'expérience immédiate. Je n'aborde pas la question métaphysique de savoir comment nous passons d'une expérience interne à un monde qui nous est extérieur, mais celle de savoir comment des objets distants et délimités acquièrent leur dedans d'objets perceptuels – ce dedans n'étant jamais

révélé par une subdivision. La suggestion que j'ai déjà faite est que la pression des surfaces corporelles les unes contre les autres, essentiellement celle d'une main sur l'autre, est transférée à l'objet, et la question que je soulève est de savoir comment se fait ce transfert.

***Valeur de contact et attribution d'un dedans aux choses***

La seule réponse que je puisse donner à cette question est que l'organisme, lorsqu'il saisit ou pousse les choses, identifie son propre effort avec l'expérience du contact de la chose. Il accroît cette expérience par ses propres efforts. Se saisir d'un objet dur c'est se stimuler soi-même à exercer cet effort interne. On suscite en soi-même une action qui vient aussi de l'intérieur de la chose. Cette action vient de l'intérieur de la chose parce que l'expérience est accrue par l'action du corps sur l'organisme et sur les autres choses situées dans le monde perceptuel. L'objet sélectionné par l'organisme fait naître en celui-ci l'action de l'objet sur lui ; l'objet acquiert ainsi une nature interne (capacité de pression) qui constitue le dedans de la chose physique. Ce n'est que dans la mesure où l'organisme adopte ainsi l'attitude de la chose que celle-ci acquiert un tel contenu interne.

La formule de ce processus est la suivante : la chose stimule l'organisme à agir comme elle agit sur lui ; l'action de la chose est donc la résistance de l'organisme à sa pression, comme c'est le cas quand on tient un objet dur d'une main ferme. La résistance de l'objet est continue avec l'effort de la main. Dans le développement de l'enfant, cette expérience doit avoir lieu avant qu'il ne saisisse son propre corps comme un tout. L'enfant doit placer cet effort qui est le sien à l'intérieur des choses avant de pouvoir identifier cet effort comme étant le sien. Son milieu s'étend de tous les côtés ; il commence à localiser les formes colorées, et à se familiariser avec elles, dans un monde à l'intérieur duquel son corps en vient finalement à occuper une place définie. En attendant, la pression de son corps et la prise de ses mains doivent situer les

choses en adoptant l'attitude de leur contenu interne ; finalement, il s'atteint lui-même comme chose à travers l'action des autres choses sur lui. Nous nommons matière cette nature des choses, et sa caractéristique est d'être identique à la réponse qu'elle provoque. Le poids comme pression, l'inertie comme résistance à la rupture du repos ou au mouvement, sont identiques à l'effort par lequel le poids est supporté et le corps mis en mouvement ou au repos. Le corps présente une multitude d'autres propriétés qui sont inhérentes à la matière, mais aucune d'elles n'a cette caractéristique. La couleur, le son, le goût et l'odeur ne peuvent pas être identifiés aux réponses qu'ils suscitent, que ce soit dans les organismes ou dans les autres objets. Par contre, le contenu interne de la matière, tel que constitué dans l'expérience, se confond avec les réponses qu'elle provoque dans les choses. On doit à la science de la Renaissance d'avoir isolé cette caractéristique de la matière comme inertie. Newton s'y est référé soit en tant que quantité de matière, soit en tant que propriété de la matière qui fait qu'elle se maintient en son état de repos ou de mouvement tant qu'elle ne subit pas la pression d'une force externe. C'est pourquoi on a pu établir une équivalence entre inertie et force. Dans les équations de la mécanique newtonienne, la masse est définie en termes de force et la force est définie en termes de masse. Ce faisant Newton reprenait, dans le domaine de la réflexion, une attitude fondamentale de l'expérience dans le rapport aux choses.

Nous sommes maintenant, me semble-t-il, en mesure de répondre à la question posée plus haut : comment en venons-nous à conférer à la chose distante les valeurs physiques de la région manipulative ? On pourrait aussi formuler la question comme suit : comment l'homogénéité de l'espace se constitue-t-elle dans l'expérience ? En premier lieu, tant la continuité de l'expérience de l'effort, que la matière de la chose physique, fournissent une nature interne commune des choses, qui est reconnue chaque fois que l'expérience à distance est menée jusqu'à son terme dans ses implications en matière de contact. En

second lieu, cette nature interne n'est là que pour autant qu'elle suscite la réponse de l'effort. L'objet distant, en déclenchant des réponses de préhension et de manipulation, stimule dans l'organisme sa propre nature interne de résistance. Nous avons ici la base de l'empathie de Lipp. Ce serait une erreur de considérer cette nature interne de la matière comme une affaire de projection, par l'organisme, de son sens de l'effort dans l'objet. La résistance est dans la chose autant que l'effort est dans l'organisme ; mais la résistance n'est là que corrélatrice de l'effort ou de l'action des autres choses. Ainsi introduites dans le champ de l'effort, action et réaction sont égales. Le fait que les choses aient un dedans est en effet dû à l'organisme – à la continuité de l'effort et de la résistance. Toutefois, ce caractère d'internalité n'émerge que dans la mesure où l'organisme lui-même apparaît comme objet, i.e. comme entité dotée de surfaces et siège d'expériences se situant à l'intérieur de ses surfaces délimitées. Ce que je veux souligner est que la chose physique, qu'elle soit l'objet de pressions de contact, ou qu'elle éveille, à distance, des réponses anticipant une manipulation, suscite dans l'organisme ce qui est en continuité avec sa nature interne, de telle sorte que l'action de la chose, là où elle est, est identifiée à la réponse de l'organisme. C'est ce qui permet à l'organisme de se placer, avec sa région manipulative, dans n'importe quel objet distant, et étendant indéfiniment l'espace de sa région manipulative, d'atteindre un espace homogène à partir de perspectives dissonnantes. Ce qui est essentiel c'est que la chose physique éveille dans l'organisme sa propre réponse de résistance, que l'organisme, comme matière, agit comme le fait la chose physique.

J'ai utilisé ci-dessus deux expressions qui appellent un commentaire. J'ai d'abord parlé d'identification de l'effort interne de l'organisme avec la matière de l'objet. Comme je l'ai indiqué, ceci n'implique pas que l'organisme projette un contenu interne dans l'objet. La résistance est là, s'opposant à l'effort ; mais dans l'organisme de l'enfant, il y a, outre la réponse



de pression sur l'objet, la stimulation, à travers l'intégration du système nerveux central, de la réponse consistant à presser l'autre main sur la main qui exerce une pression sur la chose. L'organisme agit sur lui-même, et en agissant sur lui-même ses réponses sont identiques à celles qu'il fait aux choses. Ainsi la chose suscite-t-elle dans l'organisme la tendance à répondre de la même façon qu'elle répond à l'organisme. Nous avons appris dans les années récentes que, dans les formes les plus élevées, le système nerveux central a pour fonction de relier potentiellement toute réponse dans l'organisme à toute autre réponse. En un sens, toutes les réponses sont ainsi reliées entre elles via l'innervation et l'inhibition qui vont de pair.

Il y a une distinction à faire cependant entre l'objet dans la région manipulative, qui est à la fois vu et manipulé, et l'objet distant qui, tout en étant hors de portée, se trouve dans une perspective visuelle. Nous avons vu que la continuité de l'effort et de la résistance de la matière facilite le placement de l'organisme avec sa région manipulative, là où est l'objet distant. On peut rendre compte de ce qui se passe ainsi en termes de réponses qui seraient provoquées à cet endroit – ces réponses étant, bien qu'inhibées, stimulées dans l'organisme. Ce que je veux dire, c'est que l'objet distant suscite en même temps la réponse de sa propre résistance et l'effort de lui réagir. Ce qui est ainsi impliqué dans le fait qu'un objet distant soit « là » ce n'est pas simplement la tendance à lui répondre, même de façon anticipatoire, ni sa localisation comme un objet physique, accomplie par une simple image sensorielle de son toucher, à moins d'entendre par image de la mémoire la tendance de l'enfant à faire pression comme l'objet distant fait pression, ce qui suscite la tendance à répondre avec sa propre pression. C'est cette dernière réponse qui constitue l'objet physique dans notre expérience – une entité avec un dedans. Je suis convaincu que cette incorporation de l'objet dans les réponses de l'organisme est le facteur essentiel dans l'émergence de la chose physique.

L'objet est présent dans sa résistance immédiate à l'effort de l'organisme. Cependant, il n'est pas là en tant qu'objet, en ce sens qu'il est dépourvu de dedans. Il acquiert son dedans quand il suscite sa propre réponse dans l'organisme, et ainsi, la réponse correspondante de l'organisme à cette résistance. Ce qui a été appelé la nature de l'objet, telle qu'elle est provoquée dans l'organisme, apparaît dans la sensation de dureté ou de résistance. Il y a cependant, comme Locke l'a supposé, la même résistance dans l'expérience de l'individu que dans le monde, mais pour Locke il ne s'agissait que d'une idée dans l'expérience de l'individu, c'est-à-dire d'une sensation. Si nous reconnaissons l'identité de la résistance et de l'effort, alors le caractère d'idée, c'est-à-dire de quelque chose qui appartient à l'expérience de l'individu, émerge quand la réponse de l'organisme est suscitée sous la forme de la résistance, ce qui donne sa nature interne à la chose.

Comme nous l'avons vu, objet physique et organisme ont des propriétés identiques ; ils sont tous les deux matériels. Ce qu'on doit montrer c'est que l'objet suscite dans l'organisme non seulement une réponse organique à la chose physique, mais aussi une réponse à soi-même en tant qu'objet appelant cette réponse. C'est le cerveau qui réalise cela. Le mécanisme du cordon médullaire et du bulbe consiste simplement à répondre à des stimuli externes. De tels stimuli sont impératifs dans leurs demandes. D'un autre côté le cerveau est un organe intégrant une vaste variété de réponses, incluant les réflexes inférieurs, et il est spécifiquement le centre des organes de perception à distance situés dans la tête. Dans le processus d'intégration, il y a différentes combinaisons alternatives et aussi des alternatives correspondantes pour les inhibitions que l'intégration implique nécessairement. C'est ce qui introduit un délai dans la réponse, ainsi qu'un ajustement *via* la sélection du type de réponse, c'est-à-dire un choix. Le choix implique davantage que la lutte de deux stimuli, ou plus, pour le contrôle de la réponse de l'organisme. Il

implique que la situation soit en un sens à l'intérieur de la structure du comportement de l'organisme.

Ce qui n'est pas fait définit l'objet, en lui donnant la forme sous laquelle nous lui réagissons. Les surfaces qui délimitent un objet, sa résistance à différentes réactions possibles, les usages auxquels il pourrait servir à des degrés variables, contribuent à façonner cet objet ; ce sont aussi des propriétés de l'objet qui perdraient leur nature statique si les réponses qu'elles impliquent étaient effectivement réalisées. Elles sont en concurrence pour l'action de l'organisme, mais, dans la mesure où elles ne sont pas actualisées, elles constituent l'objet sur lequel l'action prend appui, et, à l'intérieur de l'acte dans son ensemble, elles fixent les conditions de la forme qu'il revêt. Toutes ces réponses sont trouvées dans le système nerveux en tant que chaînes de réactions interconnectées avec toutes les autres. Si certaines réponses sont prédominantes, elles inhibent *ipso facto* toutes les autres. Il est possible de suivre dans le détail ce processus d'inhibition dans l'usage de muscles antagonistes et de réflexes en conflit. Il y a à la fois relâchement de certains muscles et innervation de certains autres, et le premier n'est pas moins défini que la seconde. Pour produire une réponse, le cerveau inhibe d'autres réponses. Le système est aussi responsable de ce qu'il ne fait pas que de ce qu'il fait.

### ***Le rôle de l'inhibition***

A l'intérieur du champ de la matière, la résistance que le volume d'un corps présente à la main, ou à n'importe quelle surface du corps, et les tendances à le manipuler quand il est vu à distance sont organisées de différentes façons. Il y a, par exemple, la tendance à saisir un livre sur une table distante. La forme et la résistance du livre sont présentes, en un sens, dans l'ajustement qui se fait déjà dans l'organisme dès que le livre est vu. Ma thèse est que les réponses de contact inhibées dans l'expérience à distance constituent le sens de la résistance de l'objet physique. Ces réponses inhibées s'opposent d'abord

aux réponses effectivement innervées ou qui sont sur le point de l'être. Elles sont en concurrence pour le champ de la réponse. Elles fixent aussi dans l'acte global les conditions de la réponse effective. Je me réfère spécialement aux réponses qui vont constituer la matière dans l'expérience à distance. Si je vois un livre à distance, un nombre indéfini de réponses manipulatoires sont stimulées : le saisir de multiples façons, l'ouvrir, arracher ses pages, le serrer, le frotter, et ainsi de suite. L'une d'elles – saisir le livre – est prédominante ; elle organise l'ensemble de l'acte. Elle inhibe donc toutes les autres. La tendance à accomplir ces autres réponses implique la même résistance à la manipulation, et ces réponses s'opposent alors directement à la réponse prédominante ; mais, tout en étant opposées à cette réponse prédominante, elles fournissent les conditions de sa mise en œuvre. La sensation du livre si on le frotte, la perception de ses contours si on en fait le tour de la main, la possibilité de l'ouvrir, etc., déterminent la forme que prendra le geste de la saisie et de le soulever. En général, ce qu'on ne fait pas au livre détermine dans l'expérience « ce qu'est le livre » au regard de la réponse qui est l'expression de l'acte ; cela est dû au fait que ce qu'on ne fait pas au livre suscite la même résistance que celle donnée dans sa manipulation effective, mais elle est inhibée par ce qu'on lui fait. Le terme inhibition ici n'implique pas l'idée d'une non-existence pure de ces réponses, car celles-ci affectent en retour la réponse prédominante ; elles contribuent à déterminer sa forme et sa nature. La façon dont on saisit le livre est déterminée par les autres réponses possibles, à la fois celles qui sont inhibées et les contrôles d'ajustement dans lesquels les réponses non actualisées sont cependant partiellement innervées. L'acte est un équilibre instable dans lequel plusieurs réponses jouent dans la réponse prédominante et à partir d'elle. Ce qui n'est pas fait agit continuellement pour définir ce qui est fait. C'est la résistance, dans ce qui n'est pas fait, qui est la matière de l'objet auquel nous répondons.

Pour autant que le monde existe pour l'organisme, qu'il est son environnement, il est réfléchi dans les réactions de l'organisme au monde. Ce avec quoi nous entrons effectivement en contact est là face à l'organisme ; toutefois, nous ne prenons pas appui sur la plus grande partie de ce qui nous environne, et nous n'en manipulons qu'une toute petite partie. Les objets sont à distance de nous dans l'espace et le temps ; cependant, ils ont un contenu interne, qui est la continuation de ce que nous avons sous nos pieds et de ce sur quoi nous avons prise. Ces objets distants ne suscitent pas seulement en nous des réponses directes – nous diriger vers eux ou nous en détourner, les manipuler, etc. – ils stimulent aussi en nous les objets qui agissent sur nous de l'intérieur de nous-mêmes. J'ai essayé de présenter le mécanisme neuronal par lequel cette nature interne de la chose externe apparaît dans l'expérience.

Si la vue du livre éveille une réponse directe de mouvement vers lui, il n'y a dans cette réponse rien que l'excitation de l'organisme à agir ainsi. Cependant, si toutes les autres réponses, dont le livre peut être l'origine, sont stimulées, elles ne peuvent entrer dans l'acte que pour autant qu'elles sont inhibées ou coordonnées. Elles s'opposent à la réponse prépondérante – se mouvoir vers le livre – jusqu'à ce que l'intégration de l'acte les compose, dans leurs relations spatiales et temporelles, avec l'inhibition de leur expression immédiate. C'est à cette opposition que j'ai fait référence en termes de résistance. Le cerveau est la portion du système nerveux central qui appartient aux organes de perception à distance. Il est cependant directement connecté avec les réflexes du système spinal. Non seulement il oriente la tête, et par là l'organisme, vers les objets distants ; il connecte aussi ces stimuli distants avec les réponses du tronc et des membres que ces objets stimulent quand l'organisme a été mis à portée de contact avec les objets, de telle sorte que ces dernières réponses sont stimulées par anticipation de la situation dans laquelle elles peuvent être effectivement innervées.

L'objet s'exprime alors lui-même dans l'organisme, non seulement en le stimulant à s'approcher ou à s'éloigner, mais aussi en suscitant de façon anticipative des réactions qui seront actualisées plus tard. En disant « s'exprime lui-même », je veux dire que les relations qui constituent les objets alentour en un environnement pour l'organisme sont actives en lui. L'environnement est là pour l'organisme dans l'interrelation de l'organisme et de l'environnement. Les réponses différées, intégrées dans l'acte dirigé vers l'objet distant, constituent l'objet tel qu'il sera, ou du moins tel qu'il se peut qu'il soit, pour l'organisme. Mais pour qu'il puisse être un objet, il doit avoir un contenu interne, ce à quoi nous nous référons en termes de résultats des réponses maintenant différées. Que ces résultats puissent être, en quelque sens que ce soit, présents dans l'objet distant c'est ce qui demande à être expliqué. L'explication que je propose est formulée en termes de résistance rencontrée dans l'acte prédominant, par référence auquel ces résultats doivent être intégrés. Cette résistance se trouve dans l'ajustement et le sursis d'exécution, avec les inhibitions que cela comporte.

#### *L'interpénétration de l'objet et de l'organisme*

Nous avons trouvé la phase première de cette résistance dans la matière de l'objet physique. La continuité de la résistance de l'objet avec les résistances des parties de l'organisme les unes aux autres constitue la matière à la fois des objets et de l'organisme ; elle transfère aux objets le caractère interne des résistances organiques qui leur sont opposées, tandis que les objets dans leur organisation spatiale conduisent à définir l'organisme comme un objet physique. Mais, comme je l'ai déjà noté, cette résistance n'apparaît comme le contenu interne de la chose physique que quand l'objet suscite dans l'organisme l'attitude de résistance propre à l'objet. La chose physique utilise notre tendance à résister avant même qu'il y ait contact effectif, de telle sorte qu'elle existe dans la conduite de l'organisme, non pas en tant que sensa-

tion de l'organisme, mais en tant que pénétration de l'organisme dans les objets, par le seul fait d'adopter leurs attitudes et, par là, de définir et de contrôler sa propre réponse. Il y a, évidemment, une réponse immédiate de l'organisme à la pression qui s'exerce sur lui, réponse dans laquelle l'objet n'entre pas en tant qu'objet. Nous n'avons ici aucune propriété de l'objet qui pourrait être appelée une sensation. Il y a simplement la réponse brute de l'organisme à son environnement. Mais quand cette attitude de résistance de l'objet à l'organisme peut être suscitée dans l'organisme lui-même, face à la résistance que celui-ci lui oppose, apparaît ce qu'une philosophie de l'esprit pourrait situer dans l'organisme comme mental – une idée, au sens de Locke. Si on examine le développement de l'expérience de l'enfant, on voit cependant que l'environnement doit avoir pénétré dans ses réponses organiques sous la forme d'une résistance qu'il possède en commun avec les résistances que l'organisme offre à lui-même, pour que celui-ci puisse se définir lui-même et définir ses expériences face à des choses physiques autour de lui. C'est le mécanisme du cerveau qui, dans ses connexions avec les réponses du cordon médullaire et du tronc cérébral, a permis que l'organisme joue, dans la conduite, le rôle de l'objet physique. En particulier, il a utilisé les réponses manipulatoires de la main, qui interrompent la procédure de réponse à la consommation de l'objet. Ici, la résistance commune de la chose et de la main rend possible que la chose joue son rôle dans la conduite de l'organisme. Il revient à la science de la Renaissance d'avoir isolé ces propriétés mesurables de la chose physique, en tant que conditions de toutes les autres caractéristiques de la chose, telles qu'elles apparaissent dans l'expérience.

Dans l'expérience immédiate, la chose est lisse ou rugueuse, agréable ou pénible, aussi directement qu'elle est résistante. Son caractère lisse ou rugueux, son caractère agréable ou pénible impliquent des réponses variées vis-à-vis de l'objet distant, qui, bien qu'immédiatement inhibées, entrent néanmoins dans l'organisation de

l'acte. Que ces réponses ne soient pas immédiatement actualisées signifie qu'elles sont organisées autour de la réponse prédominante d'approche ou de retrait, et de réactions subséquentes. Ma thèse est que la résistance à laquelle les soumet cette organisation de l'acte les identifie comme propriétés de la chose, bien qu'il s'agisse de qualités propres à la chose physique en tant qu'objet résistant. La surface que nous appelons lisse suscite une tendance à la caresser ; mais le fait qu'on ne puisse pas actualiser cette tendance tant qu'on n'a pas atteint et saisi l'objet signifie que l'apparence réelle de douceur ou d'agrément attend une confirmation par la résistance de la chose physique lorsqu'on la manipule. La dépendance de l'apparence de ces qualités par rapport à l'acte organisé en référence à l'accès à l'objet physique est la phase organique de la réalité de l'objet à distance éprouvée dans le contact. Ce que je veux souligner est que cette réalité de l'objet à distance éprouvée dans le contact s'affirme dans l'organisation neuronale par l'inhibition de la réaction que ces propriétés de l'objet distant suscitent à travers l'acte organisé qui les réalise. Dans la mesure où la tendance à caresser l'objet distant lisse est tenue en échec par l'organisation de l'acte qui actualisera la tendance, il s'agit d'une affirmation de la réalité conditionnelle du caractère lisse de l'objet. Si ce caractère ne peut pas s'insérer dans l'organisation d'un tel acte nous le laissons de côté comme illusoire ; par exemple, l'humidité apparente des reflets du sable dans le désert ne peut pas prendre place dans l'acte qui consiste à aller boire l'eau illusoire. C'est l'acceptation de l'inhibition impliquée dans l'attitude organisée d'approche qui confère ses qualités à l'objet distant. Les résistances impliquées dans l'organisation conduisent à des processus qui sont stimulés avant de pouvoir être réalisés, mais qui cependant peuvent déterminer la forme de l'acte qui les accomplit.

Le développement de la tête et du cerveau, comme sièges des organes de perception à distance, a donné à l'organisme les deux propriétés fondamentales qui

appartiennent à l'esprit. Il a produit l'excitation anticipatrice de réactions dont l'actualisation dépend de l'accomplissement de la réaction du corps aux résistances immédiates qu'il rencontre quand il cherche à atteindre un but. L'acte étant organisé de telle sorte que les réactions stimulées mais non actualisées peuvent être complétées, ce développement a introduit le futur dans le mécanisme de l'acte, ainsi que le conditionnement réciproque du présent et du futur. En d'autres termes, il a rendu possible l'excitation dans l'organisme de cette résistance de la chose physique, qui est commune à la chose et à l'organisme. La chose physique externe à l'organisme peut susciter à la fois sa propre réponse et la réaction correspondante de l'organisme. L'action de l'objet distant, qui revêt la forme d'une résistance spatialement définie, est présente dans les réponses de l'organisme, avec sa valeur d'excitation des réactions appropriées de l'organisme. L'objet distant est présent dans la conduite de l'organisme sous la forme d'une réponse. De plus, les autres propriétés de l'objet, qui dépendent pour leur réalisation de l'accomplissement d'un acte organique, deviennent, à travers l'organisation des réponses qui leur sont adressées dans l'acte et l'acceptation de son contrôle, le moyen par lequel l'objet apparaît dans la conduite de l'organisme. L'objet peut ainsi apparaître dans l'expérience à travers la réaction de l'organisme, étant donné le mécanisme du système nerveux supérieur. Il est là, avec les valeurs qu'il aura, réfléchies dans les réponses de l'organisme ; mais il est là avant les réponses. Et c'est parce que les objets sont là que l'organisme peut devenir lui-même un objet dans son expérience.

#### LE DEDANS DES CHOSES

Il y a une différence caractéristique entre les qualités dites primaires et les qualités secondaires. La substance de la matière apparaît dans les qualités primaires d'extension, d'occupation effective de l'espace et de mobilité. Ces qualités correspondent dans notre expérience à ce que Newton a appelé la quantité de matière. Celle-ci

apparaît dans l'expérience immédiate de la résistance spatiale du corps. Elle apparaît dans la quantité de mouvement (*momentum*). Telle est du moins l'expérience de l'objet en tant qu'il offre une résistance étendue, celle aussi de nos propres corps acquérant une quantité de mouvement, ou celle de l'effort nécessaire pour mettre un corps massif en mouvement ou pour changer son état de mouvement. Qu'il s'agisse d'extension, de volume, ou de résistance au repos ou au mouvement, tout ceci ne peut pas être défini exactement en termes d'expériences sensorielles ; il s'agit néanmoins de propriétés qui nous permettent de nous placer nous-mêmes à l'intérieur de l'objet physique. La résistance de celui-ci équivaut à la nôtre. Elle est éprouvée comme identique. Dans le cas des qualités secondaires, les propriétés qui apparaissent dans notre perception quand nous voyons, entendons, goûtons, sentons l'odeur de quelque chose, ne peuvent pas être partagées avec les propriétés auxquelles elles correspondent dans l'objet physique. Ce n'est pas en étant rouge, salé, bruyant ou odorant que l'organisme se trouve en relation avec les objets qui ont ces propriétés. Par contre c'est en résistant que l'organisme entre en relation avec des objets résistants. Si nous cherchons le mécanisme biologique de cette expérience, nous le trouvons dans la résistance que les différentes parties de l'organisme présentent les unes aux autres. La main, en particulier, exerce une pression sur différentes parties du corps, qui répondent à cette pression en lui résistant. Quand on appuie sur la surface d'une table, on a la même expérience que quand on appuie sur sa main, sauf qu'y manque la réponse de l'autre main consistant à résister à la pression. Mais il y a un contenu commun ici, qui permet à l'organisme de pénétrer à l'intérieur des choses. Il n'y a pas d'autre expérience sensorielle où nous pénétrons ainsi dans la chose. L'objet peut nous affecter par sa couleur, son odeur, sa saveur ou sa température, mais la relation ne fixe pas en nous la propriété de l'objet. La résistance, ou l'occupation effective de l'espace, la solidité de Locke, a dans l'expérience un carac-

tère commun ; elles sont à la fois, comme l'avait pressenti Locke, dans l'individu et dans les choses externes. Si nous formulons cela en termes d'« idée », de sensation dans l'esprit, nous enfermons tout dans l'esprit – l'effet externe aussi bien que la sensation interne – là où Berkeley les a placés, et où Hume les a laissés se dissoudre parmi les autres impressions de l'esprit.

Il faut pousser plus loin que ne l'a fait la psychologie de leur époque l'analyse de cette phase de la chose physique dont j'ai parlé en termes de dedans. Ce terme ne réfère pas à de nouvelles surfaces que découvrirait une subdivision de la chose. Il implique cette unité de la chose que Kant et ses disciples idéalistes ont située dans le processus du jugement ; mais il implique plus que ceci – à savoir un élément d'activité, exprimé par le terme résistance. Quand on presse une main contre l'autre, chaque main résiste à l'autre de l'intérieur. Comme je l'ai dit, quand la main exerce une pression sur une table, il y a un élément dans la résistance de la table qui est identique à ce que nous trouvons dans la résistance réciproque des deux mains. Mais alors que la table résiste à la main aussi efficacement que le fait l'autre main, il manque à la résistance de la table, considérée comme une expérience abstraite, le caractère d'activité qui appartient à la pression de la main qui oppose sa résistance à la pression de l'autre. Cependant c'est par une abstraction que cette propriété est extraite de la table. Dire que nous plaçons cette qualité dans la chose, dont la masse ou l'inertie résiste aux forces qui agissent sur elle, signifie soit qu'on en revient à une doctrine de la conscience de la substance, qui sépare l'individu des choses physiques au lieu de l'y relier, soit qu'on ignore le fait que l'organisme de l'individu n'émerge à l'expérience qu'en tant qu'il est défini et orienté par les autres objets. Nous n'avons non plus aucune raison de supposer que l'individu place un dedans en lui-même avant d'en placer un dans les autres choses. Il devrait être suffisamment évident, bien qu'en fait on l'oublie très généralement, que nous devenons des choses physiques en même temps que les objets de notre environne-

ment, et que nous nous analysons nous-mêmes, comme Russell l'a récemment indiqué, exactement comme nous analysons les autres. Mais il est possible de reconnaître dans l'évolution du néo-pallium un mécanisme par lequel les organismes supérieurs peuvent vivre dans un environnement occupé par des choses physiques, eux-mêmes y compris, qui toutes ont un dedans. Il ne fait pas de doute qu'une réponse à partir d'un dedans doit venir de l'organisme et non pas de la chose physique qui lui est externe, mais elle ne peut pas être située à l'intérieur de l'organisme tant que celui-ci n'a pas été défini par ses interrelations avec les autres choses.

Ce qu'a permis le développement extensif du cerveau ce sont l'innervation et l'organisation des réponses avant leur exécution. Quand un organisme pourvu d'un tel organe se trouve en train d'exercer une pression de sa main sur un objet résistant, il y a une expérience commune à la pression de l'objet et à celle de l'autre main, et donc une stimulation à répondre avec une pression correspondante, exactement comme l'autre main répondrait. L'organisme s'est stimulé lui-même, par son action sur un objet, à agir sur lui-même à la façon de l'objet. Chez un animal dont le système nerveux ne comporte qu'une colonne vertébrale et un tronc cérébral – il répond donc sans que ses réponses soient différées – une telle tendance à réagir à sa propre réaction à un objet serait incongrue et dénuée de sens. Un animal que ses extérocepteurs mettent en relation, de loin, avec l'objet, et que son néopallium rend capable d'initier et d'organiser ses réponses avant tout contact satisfaisant ou douloureux, tire un immense avantage de sa capacité d'agir d'une certaine façon à la place de l'objet distant et ainsi d'être prêt pour sa propre réaction subséquente. Là où l'action des choses sur nous est jusqu'à un certain point identique à nos propres réponses, de telle sorte que le commencement de notre action peut nous stimuler à susciter dans notre organisme une réponse différée où nous adoptons les attitudes de ces choses, celles-ci peuvent devenir des objets pour nous au moment même où

nous pouvons devenir des objets pour nous-mêmes, puisque nous abordons ainsi notre propre action ultérieure du point de vue de l'autre. Car nous ne pouvons pas devenir des sujets (*selves*) tant que l'action dans laquelle nous sommes engagés n'inclut pas une action sur notre propre organisme. Sans doute ne pouvons-nous pas devenir des sujets conscients sans le mécanisme de la communication, mais la matrice de la communication est la stimulation que nous nous donnons à nous-mêmes pour agir comme agira ce sur quoi nous sommes en train d'agir.

Considérée du point de vue de la genèse de l'expérience telle que nous la rencontrons chez l'individu, et telle que nous pouvons supposer qu'elle a eu lieu au début de l'histoire de la communauté humaine, la chose physique présente deux propriétés. La première est la continuité entre l'expérience de pression dans l'organisme et la résistance dans la chose physique. L'expérience de l'organisme dans son contact avec l'objet physique est celle de la pression qui caractérise celui-ci. Ceci, comme nous l'avons vu, distingue l'expérience du contact de l'expérience de ce qu'on appelle les qualités secondaires. Ce dont il est fait l'expérience c'est la résistance de la chose physique, et l'expérience de cette résistance est elle-même une résistance dans l'organisme. L'expression « expérience de » suggérant de dangereuses implications, il est préférable de formuler la proposition comme suit : dans l'expérience du contact, le caractère résistant de l'objet est identique au caractère résistant de l'organisme ; par contre, dans l'expérience à distance, le caractère de l'objet n'est en aucune manière présent dans l'organisme. Quant à sa seconde propriété, la chose physique l'emprunte sans doute à l'organisme quand il devient un objet : il s'agit de sa capacité à agir sur l'organisme, réellement ou potentiellement, de l'intérieur d'elle-même. J'ai parlé à ce sujet du fait d'« avoir un dedans ». Ce qui rend possible cet emprunt c'est l'identité de la résistance dans l'organisme et dans l'objet. Adopter l'attitude d'exercer une pression sur un objet c'est éveiller dans l'organisme l'atti-

tude d'une contre-pression. Il s'agit là d'une attitude fondamentale, formulée également par Newton dans sa loi de l'action et de la réaction. Il faut qu'il y ait une action de l'objet, égale à l'action de l'organisme sur lui, pour qu'il puisse y avoir une chose physique dans notre expérience. Quand on saisit l'objet, qu'on le pousse, ou qu'on s'appuie sur lui, dans quelque manipulation que ce soit, l'objet doit réagir à l'organisme avec une égale résistance, pour qu'il soit une chose physique et qu'il se maintienne comme telle. L'analyse psychologique a utilisé à ce propos l'expression « imagerie kinesthésique », et l'analyse esthétique s'y est référée en termes d'empathie. Nous voyons l'objet non pas simplement comme offrant une résistance passive, mais comme nous résistant activement. Mais il me semble qu'on n'a pas reconnu l'importance fondamentale de ces faits pour l'émergence de la chose physique dans l'expérience. On l'oublie facilement parce que l'attitude de réponse de la chose à la pression est identique à celle de l'organisme, quoique opposée quant à sa direction. Cette opposition se manifeste dans l'apparition de l'organisme comme objet physique. Un tel objet ne peut apparaître que quand l'organisme a adopté l'attitude d'agir sur lui-même, et ce qui provoque cela c'est le fait que nous nous sommes stimulés, par notre attitude vis à vis de la chose physique, à répondre, dans notre pression, comme la chose répond.

Il y a deux questions à considérer ici. L'une est l'abstraction relativement tardive de l'objet physique à partir de l'objet social, et la nécessité pour l'organisme d'adopter l'attitude de l'autre pour devenir un objet pour lui-même. L'autre est la structure de l'espace dans notre expérience. Elle trouve son expression dans les coordonnées cartésiennes et dans la préservation d'une structure identique quel que soit l'endroit où est placée l'origine du système. C'est la première question dans la relativité newtonienne. Dans notre espace perceptuel, un individu trouve le centre du système en lui-même, et les coordonnées s'étendent vers le haut et le bas, vers la droite et la gauche, devant et derrière. Elles sont organiquement données

dans la symétrie bilatérale et dans le maintien de la position debout face à un objet distant situé dans la ligne de vision. Ce que je veux souligner c'est que l'espace perceptuel implique quelque chose de plus que cette orientation. Les distorsions de l'espace visuel distant sont considérablement corrigées dans la perception. Nous voyons les choses avec les dimensions et la structure de la région manipulative. Nous étendons jusqu'à elles l'espace de la région manipulative. Évidemment ceci ne peut se faire dans l'expérience immédiate que si la perception comporte un mécanisme d'adoption de l'attitude de l'objet distant. C'est la vue de la chose physique distante qui stimule l'organisme à adopter son attitude de résistance, ce qui se passe

par exemple quand on voit une chose dure. La vue d'une chose physique n'importe où dans le champ de notre perception nous situe tout autant là où elle est qu'à l'endroit où nous sommes, et cela parce qu'elle nous situe là où nous sommes. Au-delà de la tendance à se porter vers l'objet distant ou à s'en éloigner, la localisation immédiate dans l'espace perceptuel implique la présence d'une chose à l'endroit défini, et la présence d'une chose ainsi située implique, au-delà de la stimulation à l'approcher ou à s'en écarter, son caractère d'action – sa résistance active, empruntée, comme je l'ai dit, aux réponses de l'organisme.

*Traduit de l'anglais par Louis QUÉRÉ*